

JOURNÉE d'ÉTUDES du GROUPE DE RECHERCHE
« Mondes Caraïbes et Transatlantiques en Mouvements »
(MCTM¹, FMSH, CNRS)
avec le Columbia Institute for Ideas & Imagination

3 octobre 2018

FONDATION MAISON DES SCIENCES DE L'HOMME
Salle « Forum »
54 Boulevard Raspail, Paris

**Violences et contre-violences en contexte
(post)colonial et (post)esclavagiste**
**Focus sur les révoltes anticoloniales
(Martinique – Guadeloupe – Madagascar)**

Organisation :

Christine Chivallon (CNRS-MCTM) et Elsa Dorlin (Columbia Institute for Ideas & Imagination)



1. Le groupe MCTM associe par convention la Fondation Maison des Sciences de l'Homme Paris (FMSH) et l'UMR « Passages », CNRS (resp. Christine Chivallon), en collaboration avec le CESSMA (Paris Diderot avec Didier Nativel), l'Université Paris 1 Sorbonne (ELREST, avec Linda Boukhris), l'Université de Paris 8 (LLCP avec Matthieu Renault). Il est également un partenaire de l'Institut du Tout-Monde (ITM, avec Sylvie Glissant et Loïc Céry)

PROGRAMME

La violence est intrinsèque à la colonisation qui est l'une des formes de domination les plus coercitives allant bien au-delà de la fabrique du consentement, même si cette dernière intervient dans les processus de stabilisation de la relation d'assujettissement. Cette violence s'exerce sur les corps de manière brutale, dans l'ensemble des processus de disciplinarisation qu'exige le maintien d'un ordre essentiellement conquérant et hiérarchique, confinant à la déshumanisation et à l'animalisation du colonisé. Le premier empire colonial français installe la violence la plus totale au fondement même des sociétés esclavagistes des Amériques au travers de ce qu'Orlando Patterson (1982) a su désigner par la « mort sociale », cette impossibilité de tout maintien de soi antérieur à l'entreprise d'asservissement. La formation du second empire colonial à partir du milieu du 19^{ème} siècle, renouvelle d'autres formes de violences associées à la conquête de sociétés désormais menacées dans leur intégrité. Ces violences appellent forcément des formes de résistance par la violence, ce que nous voulons désigner par les « contre-violences » ou les multiples pratiques d'autodéfense, dont les formes les plus probantes sont les émeutes, révoltes et insurrections, la plupart se terminant par des massacres et des répressions de grande ampleur. Ce cycle de la violence ne s'arrête pas avec les abolitions et les décolonisations, mais se continue au-delà à partir du moment où les schèmes de la matrice originelle de la colonisation persistent, comme c'est le cas dans les Antilles françaises — Martinique, Guadeloupe — avec pour résultante la réactualisation des rapports sociaux fondés sur les clivages anciens. Cette journée d'études souhaite examiner cette violence dans ses manifestations plus ou moins récentes, en examinant plusieurs cas précis. Il s'agit d'orienter le questionnement dans deux directions :

- Alors même que le « Tout-Fanon » a définitivement créé un espace de réflexion incontournable des situations de (post)colonialité, nous voulons plus simplement reprendre la problématique fondamentale que posent « Les Damnés de la terre » sur la violence, à savoir celle qui affirme que « le manichéisme du colon produit un manichéisme du colonisé » et qui fait qu'à la « théorie de l'indigène mal absolu » répond la théorie du « colon mal absolu » (Fanon, 1961, [2002], p. 89). L'anéantissement de la violence coloniale est-elle nécessairement dépendante de la répétition de cette violence fondatrice par les colonisés ? Cette question a déjà été abordée par Achille Mbembe lorsque celui-ci affirme que « chez Fanon, la mort représente la figure extrême et paradoxale du politique », ce qui lui apparaît aboutir inexorablement à « une politique de la vie étroitement dépendante de l'acte de donner la mort à l'ennemi ». D'où la recherche d'une sortie du « cul-de-sac fanonien » pour rompre ce cycle infernal et finir par faire émerger une « politique de la vie » (Mbembe, 2000, pp. xiv-xvi). A partir des exemples concrets mobilisés au cours de cette journée, nous voulons de nouveau aborder cette question des violences dans cette dimension inéluctable qui leur semble être attribuée. Ces ripostes à la violence sont-elles l'appropriation consciente des codes du « colon » ? Sont-elles un engrenage fatal vers la violence ? Sont-elles une issue déviée de « politiques de la vie » qui montreraient que le choix ne peut exister hors des cadres de la violence imposée ?

- Les révoltes anticoloniales examinées qui nous conduiront des Antilles à Madagascar, depuis le 19^{ème} siècle jusqu'aux années 1970, renvoient aujourd'hui à des cristallisations mémorielles où se lisent les termes de conflits non résolus : demandes de reconnaissance, de réparations, de commémorations. Nous souhaitons ici aborder ces rappels du passé dans le présent, non pas seulement sous l'angle de la fabrication mémorielle, mais aussi sous celle de ses enjeux. Nous voulons ici mettre à l'épreuve le postulat selon lequel le champ mémoriel et ses revendications reproduisent de manière feutrée des clivages continués où « la guerre » n'est jamais très loin. En ce sens, la lutte pour l'écriture des versions de l'histoire peut se révéler contenir également sa part de violence, elle-même liée à une histoire prolongée dans le présent. Cette violence qui agit dans le champ de la mobilisation des outils de la représentation symbolique est-elle abordable dans des termes équivalents à la violence physique ? L'une et l'autre de ces violences se font-elles écho ? L'une est-elle l'anticipation de l'autre au terme de résolutions symboliques toujours à venir ? La répétition de l'histoire sous des formes transfigurées mais néanmoins reconnaissables comme liées à une matrice originelle, ne préfigure-t-elle dans un mouvement permanent un cadre pour une violence endémique ?

FANON F., 2002 [1961], Les damnés de la terre, Paris, La Découverte

MBEMBE A., 2000, De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine, Paris, Karthala.

PATTERSON O., 1982, Slavery and social death. A Comparative Study, Cambridge, Harvard University Press.

9 h : Accueil

9 h 15 : - Introduction et présentation du Groupe MCTM par **Jean-Pierre Dozon**, directeur scientifique et Vice-Président de la FMSH.
- Introduction à la journée d'étude par **Elsa Dorlin** (Columbia Institute for Ideas & Imagination) et **Christine Chivallon** (CNRS, UMR « Passages » et MCTM)

9 h 30-10 h 15 : **Elsa Dorlin**, philosophe, Columbia Institute for Ideas & Imagination, « *Résistances esclaves : pratiques d'autodéfense et martialité vitale* ».

10 h 15-11 h : **Didier Nativel**, historien, Université Paris-Diderot et CESSMA, « *Mémoires de 1947 et usages du passé à Madagascar. Retour sur les 70 ans de l'évènement* ».

11 h-11 h 15 : Pause-café

11 h 15-12 h : **Matthieu Renault**, philosophe, Université de Paris 8, « *La contre-violence, un mythe hégélien : Fanon, Douglass, Toussaint Louverture* ».

12 h-12 h 45 : Première discussion générale animée par **Maboula Soumahoro** (Université de Tours) ; **Jean-Christophe Goddard** (Université De Toulouse le Mirail), **Abdoulaye Gueye** (Université d'Ottawa)

12 h 45-14 h 30 : Repas

14 h 30-15 h 15 : **Benjamin Stora**, historien, Université Paris 13 et INALCO, « *Les émeutes sanglantes de Guadeloupe en 1967 : éléments du rapport la commission d'information et de recherche historique de 2016* »

15 h 15-16 h : **Christine Chivallon**, anthropologue, CNRS, UMR « Passages », « *Massacre d'un planteur à la Martinique : le retournement des codes de la violence coloniale* »

16 h-16 h 15 : Pause-café

16 h 15-17 h : Deuxième discussion générale animée par **Maboula Soumahoro** (Université de Tours) ; **Jean-Christophe Goddard** (Université De Toulouse le Mirail) ; **Abdoulaye Gueye** (Université d'Ottawa)